

# Cyrille Martinez

Journal d'une résidence au Paris Université Club. 2022-2023

# DEMI-FOND

1.

Vêtu d'un short échanté, d'un T-shirt léger et respirant, chaussé du modèle Ghost 14 déposé par une marque américaine pionnière du running dans les années 1970, qui se vante de faire bénéficier les coureurs d'une technologie d'amorti avancée, offrant ainsi une foulée souple et fluide du début à la fin, je pénètre pour la première fois dans le stade Sébastien Charléty, Paris XIII<sup>e</sup>, centre du Paris université club. Avec ses gradins en ellipse, auvents métalliques en forme d'aile d'avion, le stade paraît en suspension.

2.

Entre 10 et 18 ans j'ai beaucoup fréquenté les pistes d'athlétisme. Je pratiquais le demi-fond. Ma spécialité était le 800 m, soit deux tours de piste. Au premier tour de piste il s'agissait de se placer en évitant coups de coudes et coups de pointes ; le second consistait à maintenir la vitesse acquise lors du premier. L'effort était court, dans mon cas il durait deux minutes, et sacrément intense. Qualités requises : rapidité et résistance. La souffrance apparaissait dans les trois cents derniers mètres, elle arrivait progressivement, elle s'installait de manière sourde et insidieuse jusqu'à gagner l'ensemble du corps de sorte que la dernière ligne droite ressemblait à une agonie, les cellules manquaient d'oxygène, les bras et les jambes se chargeaient d'acide lactique, intensifiant la douleur musculaire, créant une sensation de brûlure, les vingt derniers m me coûtaient, je m'efforçais de maintenir la cadence jusqu'à la ligne d'arrivée avant de m'érouler sur la piste rouge.

3.

Pourquoi les pistes sont-elles devenues bleues ? Une rapide recherche m'apprend que c'est le revêtement de tartan, composé en polyuréthane, qui donnait leur couleur rouge aux pistes de ma jeunesse. Les pistes d'aujourd'hui sont en caoutchouc, qui peut être

à leurs tenues légères et échantées, mais aussi à leur tendance à sautiller sur place, ou encore à cette manie de saisir un pied par la cheville puis de ramener le talon sur la fesse, ce qui effectué sur les deux jambes produit un étirement complet des quadriceps.

Je m'approche du groupe en courant et me joins à eux en sautillant sur place, histoire de montrer que je suis des leurs. Ça marche. Un homme me tend le poing, je lui tends le mien en retour, nous nous cognons les poings : « Bonjour, je suis Paul, entraîneur. » Paul salue les coureurs de la section running qui

arrivent au compte-goutte après quoi il s'adresse au groupe :

« On va commencer par un échauffement classique, vingt

minutes de footing, ensuite on se

retrouve ici. » Nous quittons le stade en

petites foulées pour rejoindre le parc de la Cité universitaire.

Je me retrouve coude à coude avec A.-C.

J'engage la conversation. Coureuse avertie, qui a pris part à des semi-marathons,

A.-C. a en un peu marre de courir seule, c'est pourquoi elle a décidé de s'inscrire au club, qui se trouve à deux pas de chez

elle. Un entraînement plus suivi devrait, espère-t-elle, l'amener à progresser. Même si elle n'accorde pas une importance capitale à ses performances chronométriques, il est toujours satisfaisant de se rendre compte qu'on progresse.

De retour dans le stade, Virgile, le deuxième entraîneur, dirige une séance d'exercices auquel il donne le nom de gammes. Les gammes consistent ici en des trajets d'une trentaine de m effectués dans des styles aussi peu naturels que le talons-fesses, ou en montées de genoux, ou avec les jambes tendues. Avant chaque exercice, Virgile nous crédite d'une démonstration, que nous reproduisons médiocrement et qu'il s'efforce de corriger en nous prodiguant divers conseils à voix haute : « Bien tendues, les jambes. » « Plus de dynamisme dans le pied. » « Attention à ce que les bras restent mobiles. » « On reste coordonné. » « On garde le buste droit. » Encore quelques accélérations en ligne droite, afin de parfaire l'échauffement, et nous formons un cercle autour de Paul pour écouter son annonce : « Autant que je sois clair, aujourd'hui ce sera dur. (Silence.) Préparez-vous à souffrir. (Silence.) Trois fois un mile puis deux fois 400 m 200 m de récupération entre chaque course. Un mile, pour ceux qui l'ignorent, ça représente 1 609 m, soit quatre tours de piste. C'est bon pour tout le monde ? Ah, si certains d'entre vous ont des

blessures, qu'ils viennent me voir, je leur proposerais une séance adaptée. »

Pieds sur la ligne de départ. Index sur le déclencheur de chronomètre. Paul : « Vous êtes prêts ? » Il lève le bras droit et l'abaisse brusquement. Top départ de ma résidence d'écrivains au PUC.

5.

Si je me trouve dans ce stade, ce n'est pas simplement en qualité d'athlète, mais aussi en tant

qu'écrivain résident au PUC. Je suis là pour écrire et courir.

J'ai dans l'idée que courir me permettra d'écrire. Je cherche d'autres discours que ceux qui célèbrent les exploits et fabriquent des héros.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » me demande un éditeur de passage au PUC, lors de la présentation d'un livre qu'il vient de publier. « Je suis là en résidence. » Sa première réaction est de chercher à savoir où se trouve mon bureau – où se trouve le bureau qu'on a mis à ma

disposition, où vais-je me poser pour écrire. « Pas de bureau », je réponds. Avant de me corriger : « Mon bureau, le voilà » (je lui désigne la piste d'athlétisme).

Une résidence d'écrivain sans bureau ? Sans chaise ? Sans machine à café ? Sans bouilloire ? Sans pièce au calme ? Sans stylo ni ordinateur ?

Une résidence en shorts et paire de runnings. Bienvenue au Paris université club. Bonne condition physique exigée.

6.

Durant mes précédents séjours en résidences d'écrivains, j'ai passé le plus clair de mon temps sur une chaise. Je me suis longtemps conformé à cette idée qui veut qu'un écrivain ne travaille bien qu'assis. Quand j'allais marcher, c'était donc pour me reposer. Le bureau (l'espace d'écriture) était au cœur du projet de résidence. « Avez-vous fait bon voyage ? Voulez-vous boire quelque chose ? » me demandait-on avant de me faire visiter les lieux, m'expliquant brièvement le fonctionnement de la structure, et de conclure la visite par la présentation du fameux bureau : « Et voilà, c'est ici que vous allez écrire. » Ergonomie, belle

lumière. Bouilloire à droite. Thé en sachets, café déshydraté. Petite bibliothèque à gauche. Murs blancs à investir. Fenêtre à double vitrage qui assure le calme. Je déposais mes affaires mais au lieu de m'asseoir au bureau, et de me plonger dans l'écriture, je m'en allais prendre l'air.

« Il y a ceux qui s'enferment pour écrire [...].

Il y a ceux qui écrivent pour résister à l'enfermement [...]. » Dans la première phrase Michel Delon pense d'abord à « Proust qui se claquemure au deuxième étage sur le boulevard Haussmann et commence à rédiger *La Recherche* ».

La deuxième phrase est destinée à Sade, « prisonnier par lettre de cachet royale de 1778 à 1799 et à nouveau sous les verrous, par décision de police, de 1801 à sa mort en 1814 » (Préface à *La Marquise de Gange et autres romans historiques*, Robert Laffont, « Bouquins », 2023).

Une résidence près d'Avignon, dans une chartrreuse reconvertie en centre culturel « Vous serez logés dans la cellule numéro 5, voici les clés, nous espérons que votre séjour sera productif. » Mettre les écrivains en cellule, il fallait oser. J'essaie de comprendre la logique. Cellule = garantie de calme. Calme = ce dont l'écrivain a besoin. Les cellules en question (initialement dévolues aux chartreux) ressemblent aujourd'hui à des petites maisons. Un étage, une terrasse, un jardin privatif. Plutôt agréables à vivre mais, quand même, on aurait pu modifier le nom. Une cellule, franchement, ça le fait pas. En m'y installant, je ne peux m'empêcher de penser à l'interview d'un auteur de BD par la télévision française. L'auteur, un américain, ne faisait pas mystère de son caractère obsessionnel. La journaliste, perspicace, avait fini par lui demander quel serait l'endroit idéal pour écrire. L'auteur américain avait réfléchi deux secondes et lâché : « Eh bien, ça m'embête un peu de le dire, mais je crois que ce serait une prison. »

Une résidence à Marseille. J'arrive en stress parce que mon manuscrit n'avance pas. Je compte sur cette semaine de résidence pour le remettre en route, j'espère mettre fin à plusieurs semaines de blocage. Quand je débarque, en début de soirée, je remarque la présence d'un chantier derrière le bâtiment où je serai logé. Un chantier qui à première vue me semble conséquent. Je me rassure en me disant que si les personnels de cette institution culturelle ont omis de m'en parler, c'est que le chantier ne doit pas être bien méchant. Si ça devait me déranger, on m'aurait averti. Je me rends dans les bureaux de l'institution afin de me signaler. Une jeune femme m'accueille froide-

ment : « Ah c'est vous. » Manifestement, je la dérange dans son travail. Elle me demande de lui accorder « une petite minute » pour finir de rédiger son mail,

*Entre 10 à 18 ans j'ai beaucoup couru sur des pistes d'athlétisme. Je pratiquais le demi-fond.*

mélangé avec n'importe quel colorant. On a choisi le bleu au prétexte qu'il permettrait d'améliorer la concentration des athlètes, mais aussi de réduire la fatigue visuelle des spectateurs. J'en doute.

4.

Balayant du regard ce stade ovoïde, j'identifie près du sautoir en hauteur le groupe de coureurs

*Paul : « Vous êtes prêts ? » Il lève le bras droit et l'abaisse brusquement. Top départ de ma résidence d'écrivains au PUC.*

ment : « Ah c'est vous. » Manifestement, je la dérange dans son travail. Elle me demande de lui accorder « une petite minute » pour finir de rédiger son mail,



faveur que je lui accorde sans problème, manière de l'amadouer, il est évident que je brûle d'écrire mais, mais voyez comme je suis sympa, je patiente. Son mail envoyé, elle saisit un trousseau de clés et me prie de l'accompagner dans le bâtiment adjacent où se trouve ma chambre. Elle note que le ménage a été fait. Je m'en félicite. Elle me donne les clés, elle conclut notre échange par « excusez-moi, j'ai du travail » et file. Je

dîne rapidement et me couche de bonne heure, plein d'espoirs pour ma première journée de travail. J'ai prévu de me lever tôt. À 7 heures pétantes, en effet, je m'éveille en sursaut, au son des marteaux-piqueurs. J'ai l'impression d'habiter au milieu du chantier. Tant pis, il faut que j'écrive. Ayant un livre à avancer, je reste dans l'appartement. Je prends le parti de travailler la nuit, au calme, et (d'essayer) de dormir le jour. Dans une résidence, l'écriture prime sur tout, y compris sur le sommeil.

Une résidence en Suisse. C'est le début de l'été, premiers jours de vacances. Une météo magnifique, du soleil, une chaleur acceptable. Le lac au loin, la montagne dans le dos, pâturages tout en haut, ça sent bon. Envie immédiate d'aller courir et marcher en forêt. Je me renseigne auprès de l'institution sur les chemins de rando. On m'indique poliment les meilleures balades. J'ai beau dire que c'est en marchant que j'écris le mieux, que je m'assois uniquement pour la mise au propre, je sens qu'on ne me croit pas vraiment. Mon comportement suscite la méfiance. S'il pense déjà à se balader, celui-là, il n'écrira pas une ligne. Il ne mettra pas un pied à la bibliothèque, sinon pour récupérer de ses efforts, pour la sieste. Il n'y a qu'à voir sa tenue, regarde-le, on dirait un sportif, un écrivain ne ressemble pas à ça. J'ai parcouru de nombreux kilomètres au cours de cette résidence en Suisse, j'ai beaucoup apprécié les paysages, et j'ai en effet peu écrit. Je ne me force pas pour écrire, j'écris parce que j'en ai le désir ou bien je n'écris pas. Plus tard, en relisant les maigres écrits que j'ai tirés de cette résidence en Suisse, j'ai trouvé que c'était forcé, ça manquait de désir. J'ai fini par jeter.

## 7.

J'ai souvent écrit en marchant, jamais en courant. Dès le premier tour de piste sur la piste de Charléty, je retrouve des sensations de jeunesse. Ces premiers 400 m me ramènent à mes 18 ans. Mes réflexes reviennent. J'essaie de bien me placer avant le virage, que je prends à la corde, sous peine d'effectuer quelques m supplémentaires, en sortie de virage j'allonge la foulée, j'aborde la ligne droite avec l'impression que l'espace s'étire. Je comprends alors que j'ai bien 50 ans, je ne sais plus courir comme à 18. Ma foulée est heurtée, là où elle devrait être souple. Je suis crispé, là où je devrais être délié. Je tape la piste du talon, mon pied manque de dynamisme, je devrais attaquer le sol de l'avant-pied. À 18 ans, c'est sûr, j'allais plus vite que maintenant. À 16 pareil, largement. À 14 ans aussi. Et à 13 ans même chose. Je me trouve mauvais.

Si j'ai depuis longtemps mis un terme au sport de compétition, je n'ai jamais cessé de courir. Je cours pour moi, pour mon plaisir, pour ma satisfaction personnelle, deux à trois fois par semaine. Je ne me fixe aucun objectif – ce qui contrevient à l'esprit du sport, qui se nourrit de performances, de classements, de titres, de médailles, de chronomètres, qui répond des unités de mesure de l'espace et du temps, qui établit des critères permettant de savoir qui est le meilleur, qui a gagné. Je cours sans montre. Sans juge ni arbitre. J'ignore la victoire, je ne connais pas la défaite, parce que je cours sans rivaux.

## J'ai souvent écrit en marchant, jamais en courant.

Suis-je à ce point devenu nul que je me traîne en queue de peloton ? Lâché durant le premier kilomètre, je réintègre le peloton à l'entame du second. Souffles courts, pieds qui tape bruyamment le sol, les coureuses et coureurs que je rattrape montrent des signes de fatigue. J'en déduis qu'ils sont partis trop vite, l'erreur à ne pas faire. En cyclisme, on peut récupérer à la faveur

d'une descente, ou bien profitant de l'aspiration générée par un coéquipier. En course à pied, on ne se remet pas d'un départ en surrégime. La perte de vitesse devient irrémédiable. Le coureur parti sur des bases prudentes se verra récompensé en doublant ceux qui ont fourni un effort précoce. Euphorie du troisième mile et de deux 400 m. Je franchis la ligne avec soulagement. Il y a longtemps que je n'avais pas autant puisé autant dans mes réserves. Je salue Paul et quitte l'enceinte du stade. Comme j'habite à 1 kilomètre environ de Charléty, j'ai prévu de rentrer chez moi en courant, mais je constate que j'en suis incapable, je n'ai plus rien dans les jambes. Même très lentement, je ne parviens pas à courir. Dernier kilomètre de supplice. Chez moi, je reste une demi-heure sur un fauteuil, à enchaîner les verres d'eau. Pauline descend les escaliers. Voyant mon état, elle s'affole : « Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? Tu t'es fait agresser ? — Pas du tout, c'est juste ma résidence d'écrivain qui commence. »

## 8.

Cette résidence d'écrivain coureur à pied, c'est à Nathalie que je la dois. J'ai écrit un livre sur la course à pied, qu'elle a repéré. « Il y avait beaucoup de propositions de la part du spectacle vivant, danse et théâtre. On avait envie que la littérature soit présente dans l'Olympiade culturelle, c'était aussi le souhait de la Ville de Paris, qui finance la résidence. »

Plus jeune, Nathalie a joué au tennis, mais sinon elle le dit franchement : « Le sport, je déteste ça ». Le spectacle sportif l'ennuie. Elle s'est rendue une fois au parc des Princes ; la mise en scène d'avant-match lui a fait peur. En revanche, elle assiste souvent aux matches du PUC Volley. Elle s'est surprise à éprouver du plaisir devant « des athlètes en pleine maîtrise de leurs gestes ».

Avant l'Olympiade culturelle, elle a monté un projet art et sport avec des artistes plasticiens. Nathalie pense que le fait de parler de sport, et surtout d'intervenir dans le stade Charléty, leur a donné davantage de liberté que dans un lieu dédié à l'art. Selon elle, cela vient du fait que les artistes savaient que leurs œuvres ne seraient pas regardées « à la loupe » par les critiques, les collectionneurs et les

représentants d'institution. Cela leur permettait de sortir du monde de l'art, qui peut être pesant. La vedette de la soirée de lancement des Olympiades culturelles s'appelle Marie-José, ancienne championne de 200 et 400 m. Elle a écrit un livre dont des extraits sont lus par des comédiennes. On entend qu'au cours de sa première finale olympique, c'était un 400 m, Marie-José a coupé sa respiration à 100 m de l'arrivée. Elle a couru en apnée. Elle ne sait pas pourquoi elle a réagi comme ça. En l'apprenant, son entraîneur était furieux : « C'est exactement ce qu'il ne fallait pas faire ! » Son entraîneur doit autant sa réputation à ses immenses compétences qu'à son caractère pas commode. Marie-José sous-entend que son entraîneur n'avait pas trop insisté car, malgré cette aberration de courir en apnée, en dépit de ce contre-sens absolu, elle a gagné la course.

## 9.

Pas de ségrégation homme-femme en athlétisme. Filles et garçons pratiquent leurs disciplines (courses, sauts, lancers) sur un même stade, au même moment, selon le principe classique d'unité de lieu et de temps. Pendant qu'une fille saute en longueur, un garçon sprinte. Pendant qu'un garçon saute en hauteur, une fille lance le disque.

J'apprécie la mixité de la course à pied. Première discipline sportive à avoir pris au sérieux la compétition entre filles et garçons, et donc à intégrer l'idée que les femmes aient envie de se confronter aux hommes, dans un souci d'égalité, pour disputer des épreuves sportives similaires, mais aussi afin de les battre. L'esprit de compétition n'est pas propre à un sexe. Des personnes des deux sexes prennent le départ ensemble et effectuent la même épreuve : 10 km, semi-marathon, marathon... Les hommes comprennent qu'ils peuvent être devancés par des femmes. Ils l'appréhendent. Mais comme la course à pied ne suscite aucune contestation (si une personne finit devant soi, c'est forcément qu'elle est meilleure), ils acceptent cet état de fait.

Lors d'un footing d'échauffement, je fais la connaissance de Noémie. Elle y a pris goût à la course à pied en passant une épreuve d'athlétisme au bac. Elle s'est y mise régulièrement « pour la respiration ». Lorsqu'elle préparait le concours d'entrée au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, Noémie s'est vue conseiller le yoga ou la course à pied. Elle a opté pour la course. Préparation qu'elle juge bénéfique : « Le jour du concours, j'étais peu stressée, ça m'a sans doute aidée d'avoir été assez peu sujette au trac. » Depuis son inscription au PUC, Noémie effectue des entraînements plus intenses, elle se sent plus assurée lors des concerts. Elle raconte que de nombreux musiciens

de son orchestre sont férus de course à pied ; des musiciens de haut niveau qui se transforment en coureurs modestes. Il y a trois ans, victime d'une hernie musculaire, elle a dû arrêter le sport durant plusieurs mois. Lors du premier concert, après le confinement, elle a éprouvé un grand stress. Au printemps elle a fait une chose qu'elle n'aurait pas dû faire : semi-marathon de Paris le matin, et concert l'après-midi, *Pelléas et Mélisande* à l'auditorium de Radio France. Noémie est altiste à l'Orchestre National de France.

Paul : « Ce soir, on n'est pas là pour rigoler. Je sais que certains préparent le semi-marathon de Paris, pas une épreuve facile, il faut s'y préparer. Donc ce sera 2 x 3 000 m avec 400 m de récup. »

Je débute la séance avec H. Nous courons au même rythme, on se relaie tous les 200 m, on s'encourage : « Accroche-toi ! » Nous profitons de la récupération pour bavarder. Il m'explique avoir découvert la course à pied il y a cinq ans. Il a immédiatement accroché au point de se mettre à courir tous les jours. Victime d'une fracture de fatigue, c'est ce qui arrive quand on en fait trop, il a dû observer plusieurs mois d'arrêt avant de pouvoir s'y remettre. Ce qui lui a permis de comprendre son addiction à ce sport. H vient irrégulièrement aux entraînements, ce qu'il déplore, mais son planning change toutes les semaines. H m'explique qu'il est responsable sécurité à la Tour Eiffel.

Alors que nous pensons en avoir fini, Paul annonce un supplément : « Allez, encore 1 000 m, si possible en mettant davantage de vitesse. Je ne voulais pas vous l'annoncer plus tôt, ça vous aurait découragé. » Je décline, non merci, pas pour moi, ça suffit pour ce soir, j'ai ma dose. Je salue H en lui souhaitant bon courage et m'en vais rejoindre les vestiaires en petites foulées. Au bout de 50 m je me ravise. Demi-tour. Je me dois de finir cette séance,

je ne vais quand même pas laisser H tout seul. Je le rejoins et nous courons à nouveau ensemble, en nous passant les relais. J'allonge la foulée dans les 300 derniers m et m'évertue dans un sprint absurde. À la fin de la séance, à bout de souffle, nous nous congratulons, comme il est de coutume entre camarades coureurs.

Cette fois, je n'ai pas oublié de prendre ma carte de transport en commun. Je n'aurais pas à rentrer chez moi à pied. Je suis tellement fatigué que le seul fait de m'asseoir sur banc en plastique orange du quai Cité universitaire, en attendant le RER B, me procure du plaisir.

## 10.

Pluie, vent, froid. C'est le mois de janvier. Étant donné les conditions météo, je prends la décision de zapper l'entraînement. Mais à 19 heures je me lève brusquement de mon fauteuil, j'enfile un coupe-vent et sors de chez moi. Paul : « Bon, vu la météo, on va écourter l'échauffement. La séance, ce soir, c'est 10 fois 400 m. » Le vent souffle de face à l'entrée de la dernière ligne droite ce qui rend la séance d'autant plus difficile. Je cours seul, ne trouvant personne à mon rythme – H est absent. Malgré les conditions, c'est la première fois que j'éprouve la sensation de vitesse. Je redécouvre le plaisir à courir contre les éléments. Bref, j'adore cette séance.

Paul me confie avoir découvert la course à pied en classe de 4<sup>e</sup>. Au cours d'un relais 4 fois 1000 m, un entraîneur repère ses qualités athlétiques et l'incite à rejoindre son club. Paul prend sa première

licence au Stade de Vanves, dans les Hauts-de-Seine.

Demi-fondeur (800, 1 500 m), Paul fait de la compétition jusqu'à 48 ans : « J'aime la confrontation aux autres. » Il estime que l'athlétisme n'est pas un sport, mais

plusieurs : « Il n'y a pas grand-chose de commun entre une course de demi-fond, le lancer de marteau ou le saut à la perche, disciplines que j'ai toutes pratiquées. J'ai définitivement cessé la perche après mètre cassé le nez. »

La section running, qu'il a fondée il y a maintenant deux ans, propose selon lui un état d'esprit différent de l'athlétisme, davantage tournée vers la performance : « Ici, la course est accessible à tout le monde, quel que soit le niveau. » Pour autant, Paul tire de la satisfaction lorsque les coureurs qu'il entraîne obtiennent des résultats. Il garde un souvenir ému du jour où les coureuses du PUC ont accroché la troisième place du championnat de France Ekiden (un marathon par équipe). Parmi ses réussites, il cite également une athlète qui a accompli un 10 km alors qu'elle est atteinte d'une sclérose en plaques. Cette athlète avait été recalée par tous les clubs, malgré un certificat médical l'autorisant à pratiquer le sport. Paul, lui, n'a pas hésité, il a validé sa licence.

Quand je lui annonce que je ne ferai qu'une séance par semaine, parce que je ne pense être en capacité musculaire d'en faire davantage, il me répond : « Très bien, tu fais comme tu veux, mais n'espère pas faire 34' au 10 000 m. »

## 11.

Bertrand, au téléphone, me parle d'une course qu'il organise le 25 juin en Provence. La traversée des Dentelles de Montmirail, autour du village de Gigondas, pas loin du mont Ventoux. Les compétiteurs ont le choix entre plusieurs épreuves : 5 km, 11, 21 et marathon. Les 5 km c'est trop court, le 21 me semble un peu long, le marathon il n'en est pas question. Je m'inscris pour le 11. Quelques jours plus tard,

Bertrand me dit: « Tu choisis le 11 ? C'est l'épreuve la plus dure ! » Je fais de cette Traversée des Dentelles mon objectif de résidence.

## 12.

Je rejoins Nathalie au Social Club. Il s'agit de préparer les ateliers d'écriture destinés aux jeunes footballeuses et footballeurs de la section sports études du PUC. Après notre séance de travail, Nathalie m'explique que la première chose qui l'a saisie, lors de son arrivée au club, c'est la beauté du stade: « Je ne pensais pas trouver un jour un stade beau. » Elle a été impressionnée par l'investissement des entraîneurs: « Leur souci de pédagogie, plus fort que ce qu'on peut voir dans l'art. » Elle admire la passion dont font preuve les bénévoles: « Ils accompagnent le développement des athlètes sur plein d'aspects, pas simplement sur le sportif. »

Une chose intéresse particulièrement Nathalie: les publics. Elle regrette que le milieu de l'art soit si homogène: « On a parfois l'impression de prêcher pour les convaincus. » À l'inverse, le PUC est pour elle un modèle de diversité: « Impossible de désigner un archétype, une personnalité type du club tant il y a de la diversité d'âge, de milieu social, d'ethnie. »

Une autre chose l'étonne: la fierté des athlètes du PUC à porter l'uniforme du club – alors que l'uniforme est un vêtement contraint.

Chaque section du club est libre de développer sa propre ligne de vêtements, ce qui crée parfois des jalousies.

Lors de la soirée Théâtre-Tennis, Nathalie portait le sweat de la section squash. Plusieurs licenciés sont venus la voir pour lui demander où elle l'avait eu: « Tout le monde le trouvait super beau. » Nathalie aimerait maintenant avoir le sweat bordeaux et orange fluo de la section foot: « Sublime. »

Je lui demande comment s'appelle son métier. Ici, au PUC, elle se contente du terme générique de « coordinatrice des événements arts et sport ». Nathalie pense qu'il faudrait inventer un mot nouveau pour décrire correctement chacune de ses activités. Bien que n'étant plus libraire, Nathalie continue de se définir comme telle: « Une libraire sans librairie. » Un peu comme moi, finalement, qui me décrit comme un écrivain sans bureau. Nous discutons du déroulé de ma résidence, et comment j'envisage de lui donner une forme écrite. Je n'ose pas encore lui dire que, désormais, mon principal objectif, ce pourquoi je me mets la misère sur la piste du PUC, est de bien figurer à la Traversée des Dentelles.

## 13.

Les entraînements au PUC ont lieu le mercredi soir. Le lundi, j'y pense. Le mardi, j'appréhende. Le mercredi, je stresse. J'aime le jeudi sentir les muscles qui se ressentent des efforts accomplis. Les courbatures me ravissent. Mes tendons douloureux me donnent satisfaction. Encore KO, le cerveau embrumé, détendu et vaseux, comme un lendemain de fête, le jeudi devient mon jour préféré de la semaine.

Je m'entretiens avec Tanguy, le meilleur coureur de la section running. Il s'est récemment illustré en terminant 10<sup>e</sup> du semi-marathon de Paris en 1 h 04 min 37 s. Il a ensuite accompli son premier marathon, toujours à Paris, en 2 h 20 min 30 s malgré des conditions difficiles, froid, vent. Ce n'est pas au chronomètre qu'il juge de la réussite d'une course, mais lorsqu'il trouve des « sensations nouvelles ». Il parle d'un « état d'équilibre parfait. » Il aime le fait « de se sentir léger malgré la dureté de l'effort ».

Sa récente bonne performance sur 5 000 m ne l'a pas satisfait: « Je n'ai pas profité de la course, j'ai souffert tout le temps. » Il considère que le marathon comme « une épreuve à part » dans le sens où « en un quart d'heure, on peut passer d'un état de souffrance extrême à un état de grâce ».

Plus jeune, il a pratiqué différents sports, baskets, skate... Il courait occasionnellement. Il s'est mis à courir régulièrement il y a cinq ans, et sérieusement il y a trois ans lorsqu'il a rejoint la section running du PUC. « J'avais envie de voir jusqu'où je pouvais aller, quelles sensations je pouvais aller chercher. »

Tanguy estime qu'il existe un esprit de groupe, une émulation collective dans ce sport individuel. « Chacun est responsable de sa performance mais dans ce sport difficile, on souffre tous ensemble. »

Paul: « 600 m, 400 m, 200 m. Vous faites ça deux fois. » Comme la distance se raccourcit, la première série donne l'impression que la séance devient de plus en plus facile. Mais il y a un piège. Quand la distance s'allonge, lors du second 600 m on a l'impression de courir en montée. Regret que H ne soit pas là. Pour ne pas courir seul, je me tue à m'accrocher à un jeune athlète, plus rapide que moi. Il finit par me distancer, j'accélère durant les 200 m de récup, pour repartir en même temps que lui. Résultat, je finis allongé sur la piste bleue, dans un état assez similaire à celui que j'ai connu à

l'arrivée des 800 m. En même temps, c'est pas mal, je progresse. Paul m'explique que les séances de fractionnés m'ont permis d'augmenter ma VMA (vitesse maximale aérobie), qui est la vitesse à laquelle

notre consommation d'oxygène atteint son niveau maximal. Cela me permet de courir plus longtemps et plus vite. Je suis comme un véhicule ancien dont on refait un moteur.

Après la séance, je passe une tête au Social Club où se tient une soirée de débat sur la démocratie. Encore transpirant, je tombe sur Judith Butler en doudoune. Rencontre impromptue du sport et de la culture. Si j'avais été propre, je l'aurais sans doute saluée.

## 14.

Ancien joueur de football et correspondant sportif pour un quotidien suisse, où il était chargé de couvrir le championnat italien, ce qui lui permettait d'assister aux matches depuis les tribunes de presse mais aussi d'assister aux conférences de presse, avec une préférence pour celles données de début de saison par un Diego Maradona en surcharge pondérale, « un spectacle, tout le monde se marrait », Bernard dit avoir énormément appris grâce au football. Dans le club de Versoix, dans le canton de Genève, où il jouait, la plupart des joueurs travaillaient à mi-temps. L'équipe était constituée de carreleurs, de plombiers... Bernard était, lui, étudiant. « Pour que l'équipe marche, il fallait parler un langage commun, pas simple, alors que nous venions de milieux très divers, ça m'a rendu très sensible aux niveaux de langue. » Il raconte avoir appris l'italien en écoutant le foot à la radio et en lisant *La Gazzetta dello Sport*. Ce qui l'a amené plus tard à traduire de la littérature: Bernard est le traducteur en français d'Antonio Tabucchi. Le football, dit-il, est « mon sport ». Écrivain, éditeur, Bernard est aussi le président du PUC, club qui compte 45 sections sportives, et plus de 9 000 licenciés. Et combien de niveaux de langue ?

Réfléchissant aux ateliers d'écritures que je dois animer, je pense donc à la « diversité des publics » (Nathalie) et aux « différents niveaux de langue » (Bernard).

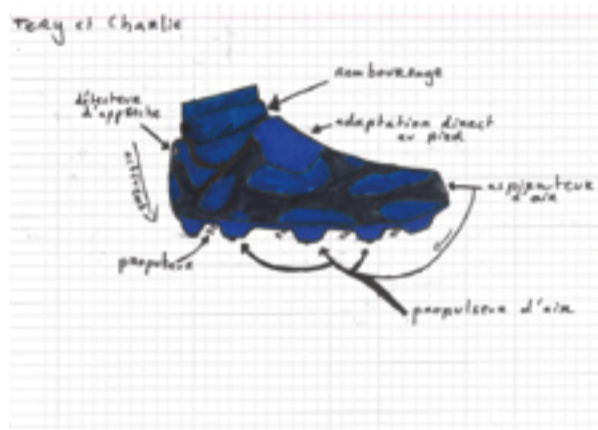
Aux jeunes footballeuses et footballeurs en sport-étude, je donne une sorte de cours sur

l'histoire de la chaussure de sport et des crampons de foot; les premières bottes de football, commandées par Henry VIII à son cordonnier en 1526; l'apparition des tout premiers crampons à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle; la première chaussure de football inventée par Adi Dassler en 1949. Nous nous arrêtons sur le modèle World Cup 1954 commandé à Dassler par l'équipe d'Allemagne de l'Ouest, modèle révolutionnaire en raison de ses crampons amovibles et qui changera le cours de la finale, disputée un jour de pluie, en fournissant une meilleure adhérence aux Allemands alors que les Hongrois, grands favoris, équipés de crampons trop courts, ne cessent de glisser et se feront avoir, 3 à 2. Je propose aux jeunes footballeuses et footballeurs la consigne suivante: « Imaginez des crampons aux pouvoirs extraordinaires, qui permettent de changer le cours d'un match. Dessinez ces crampons et racontez-nous ce match. »

## 15.

« En 2053, durant le match opposant les Grandes Légendes de la Dernière Décennie (GLDD) vs la Nouvelle Génération (NG), le score était de 2-0 pour la GLDD.

Le 11 est en sueur et ne sait plus quoi faire, leur dernier espoir est de se réveiller à la deuxième mi-temps.



C'est bon, c'est la mi-temps et le score est toujours de 2-0, le public espère que le coach va les booster.

C'est bon, la mi-temps est terminée, le match vient de commencer et on remarque que le 11 a reçu une nouvelle paire de crampons et qu'il commence à dominer le match.

50': corner pour le 11, but de la tête Umpamecano et juste après un but de Mbappé avec une vitesse incroyable, le 11 fait une entrée phénoménale, le score est de 2-2.

C'est la dernière ligne droite, il ne reste plus qu'une minute avant la fin et sur un magnifique centre de Pedri, Haaland fait une magnifique retournette et la met en pleine lucarne et c'est la victoire du 11 de la NG.»

Terry et Charlie



« L'histoire s'est passée en 1998. Deux équipes du Congo s'affrontaient sous une forte pluie, avec beaucoup de tonnerre. 11 joueurs de la même

équipe sont morts à cause du tonnerre. Les supporters pensaient que c'était l'œuvre d'un marabout. Mais des recherches ont prouvé que c'était les crampons la cause de ce drame: « Quoi, ce n'est pas possible que des crampons tuent des joueurs ! » Eh bien si, comme je vous l'ai dit, il y avait beaucoup de pluie, beaucoup de tonnerre et l'eau + métal + boue = le tonnerre s'est abattu sur les joueurs.

Et vous pensez que c'est le marabout ou les crampons ? »

Michaël, Sékou, Ibou



« Le PUC se fait mener 2-0 à la mi-temps.

Dans les vestiaires les joueurs doivent changer de short.

En ouvrant leurs casiers, ils trouvent les crampons X10 adaptés à leur poste.

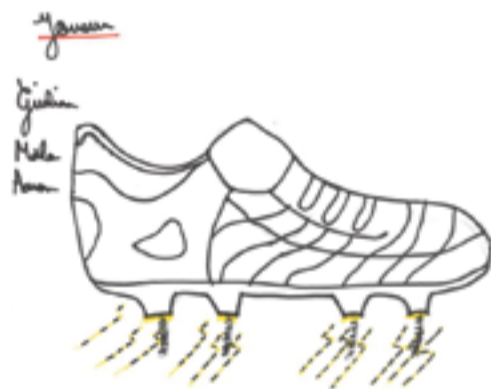
De retour sur le terrain les joueurs sont 10 fois plus forts.

Le PUC remporte le match 4-2 et soulève la Coupe de Paris pour la deuxième fois d'affilée avec l'équipe de Makan.

Les matériaux de la paire de crampons, les RM17, sont composés de Krypton.

Le Krypton vient tout droit de Mars.»

Sasha, Ismaël, Alamany



« L'histoire se déroula en décembre 2023 au stade de la Coupe du monde au sommet du mont Everest.

Après une Coupe du monde riche en émotions et en surprises, la finale se déroula dans ce magnifique stade opposant la légendaire équipe du Brésil à l'étonnante équipe de Saint-Marin.

Les deux équipes plus déterminées que jamais arrivèrent dans le vestiaire. L'entraîneur de Saint-Marin allait donner le onze de départ. Suite à cette annonce un joueur resta confus de ne pas être cité comme titulaire. Les deux équipes s'apprêtaient à rentrer sur le terrain. D'un côté le Brésil plus confiant que jamais car ils connaissent les grands rendez-vous, et de l'autre Saint-Marin plus déterminé que jamais à arracher la Coupe du monde au Brésil.

Durant la première période les buts s'enchaînent du côté brésilien. Puis ils rentrèrent aux vestiaires sur un score de 4-0 pour le Brésil.

Durant la pause l'entraîneur donna ses dernières instructions.

La seconde période le Brésil se relâcha et Saint-Marin ne baissa pas les bras et par miracle recolla au score. Un joueur impatient n'attendait qu'une chose, rentrer et mettre le but victorieux pour libérer un peuple. C'est la 90<sup>e</sup> min et le Brésil gagna un penalty et l'entraîneur fit entrer ce joueur si attendu.

L'attaquant brésilien tira ce penalty mais le gardien pris à contre-pied utilisa la capacité spéciale des crampons qui est le super saut pour la capter. Si fier de son arrêt durant cette dernière minute le gardien dégagait la balle vers son attaquant tout frais, il connaissait sa capacité « flash ». Il reçut la balle et accéléra vers le but adverse, sans difficulté il marqua et offrit la victoire à son pays. Une victoire inattendue.»

Giulian, Aaron, Malo

pourtant présenté en confiance sur la ligne de départ. Fort de l'entraînement accompli durant ma résidence au PUC, je n'ai aucun doute sur le fait que je tiendrai la distance. Après avoir travaillé ma vitesse maximale aérobie à coups de séances sous la pluie, dans le vent et le froid parisien, ce n'est pas une pauvre épreuve de 11 km en Provence qui va me faire peur. Je nourris même quelques espoirs de bien y figurer. Le parcours est annoncé comme difficile, j'annonce à Elena et João que je

moi, de la compétition, je suis pas un champion, je ne nourris aucun objectif, je suis contre la compétition, je cours pour mon plaisir, et là, dans cette montée à 22 %, sous une chaleur accablante, dans les pierres, où est le plaisir ? En m'entraînant sur piste, je me suis appliqué à maintenir une cadence, j'ai travaillé ma foulée pour être souple, délié et dynamique. Tout ça, ici, ne me sert à rien : il faut courir comme un chèvre. C'est décidé, je me retire de la course, j'abandonne.

Je vais retirer mon dossard et puis ciao, fini, je me mets hors compétition. Mais je suis dans la colline, aucune route à proximité, juste un chemin qui mène au village où se juge l'arrivée. Il faut bien que j'aïlle en haut, que je change de versant pour gagner le village. Je ne vais pas rester ici, sans eau ni casquette, en plein cagnard, à attendre les secours. Donc pas le choix, je continue. Le gars en rouge m'a distancé de plusieurs dizaines de mètres, je ne dois pas le lâcher sans quoi je suis fichu. Après un nouveau crochet dans un sentier ombragé, notre petit groupe parvient sur un chemin de terre souple. Nouveau changement de terrain, je relève la tête. Oh non, ça monte encore sur plusieurs centaines de mètres. Je baisse le regard et m'efforce de ne pas regarder plus loin qu'un mètre ou deux devant moi. Je pense : une foulée après l'autre, ne te projette pas plus loin. Soudain, après un virage, la pente diminue. C'est plat. Soulagement. Des bombonnes d'eaux posées sur des tréteaux. Le ravitaillement. Ouf ! Je demande : « La montée est finie ? » « Plus que 3 km », répond la jeune fille qui s'est portée bénévole pour venir en aide aux coureurs en souffrance. « Uniquement de la descente », dit-elle d'une voix rassurante tout en versant de l'eau dans ma gourde. Cent m plus loin, sur un chemin dépourvu d'obstacles, je tombe. « Toi, t'es plus lucide », observe le gars en T-shirt rouge. Observation pleine de justesse, il a parfaitement jugé de mon état, j'en suis au stade où mes jambes ne me tiennent plus. Mais je dois finir. Alors je me relève, reprends la course. Plus loin je vacille et tombe encore. Je n'ai plus de forces, je ne vais jamais arriver au bout, ces heures d'entraînements ne m'ont servi à rien, il n'y a qu'à voir, je ne sais plus courir, c'est pathétique. Je me relève. Tant bien que mal, j'avance. Ça remonte légèrement, devant moi deux gars soutiennent une coureuse. Je parviens à son niveau. Un spectateur annonce : « Allez, plus que 600 m ! ». C'est la partie la plus facile de la course, en descente et sur route, mais la fille semble incapable de faire

un mètre supplémentaire, je comprends que les deux gars la portent vers l'arrivée, sans quoi elle restera en bord de route. Je la double en me disant que je ne suis pas si mal, finalement,

je parviens encore à avancer. Soudain, j'entends la voix du speaker, j'aperçois l'arche d'arrivée, je lance un sprint final, je franchis la ligne et m'éroule. Je pense avoir mis au moins 1 heure 30, la course m'a semblé interminable. Le speaker annonce mon temps, 1 heure, ainsi que ma place, 30°. Je m'allonge sur le goudron brûlant. J'attends que quelqu'un m'aide à me relever, personne ne vient, je sens que je suis en train de perdre connaissance, dans un ultime effort je me redresse, je me dirige directement au poste de ravitaillement où je prends un coca puis deux puis trois. Je vais m'asseoir sur le rebord de la fontaine où malgré la sécheresse coule une eau fraîche miraculeuse, mon corps est brûlant, je m'asperge, je n'arrête pas de boire, j'ai utilisé toutes mes forces musculaires et cardiaques, j'ai tout donné, mes réserves énergiques sont vidées, j'ai puisé loin dans mes forces mentales, mais c'est fait, je suis parvenu au terme de ma résidence d'écrivain coureur à pied.

« Le Brésil devait gagner le match haut la main mais à la 70' le Congo a fait rentrer un joueur avec des crampons hors normes.

Les crampons sont vêtus d'une surface indéterminée sur laquelle le ballon rebondit et se dirige directement vers les buts. Les crampons situés en dessous de la chaussure servent de propulsion au contact de l'herbe. Ils sont fabriqués au Congo et leur matière c'est du caoutchouc.»

Malik, Amine, Bouba, Tom

pense l'accomplir en 1 heure (en réalité, je pense faire 55 minutes). Lors des ultimes préparatifs, j'ai bien pensé à acheter un nouveau T-shirt, fin et large, en taille M, de façon à m'aérer durant l'effort, mais en observant Elena et João sautiller sur la ligne de départ de la 35<sup>e</sup> édition de la Traversées des Dentelles, alors que l'animateur de la course annonce qu'il fait 32 degrés, je me rends compte que j'ai oublié la casquette. Je parle ici d'une casquette spéciale, une casquette de running à visière souple, qui offre bien sûr un abri contre les rayons nocifs du soleil, mais accroît l'aération grâce à des perforations placées sur le côté et le haut de l'ouvrage, et permet enfin une évacuation efficace de la transpiration. Cet oubli, je m'en rends compte à présent, constitue ma première erreur. En me refusant à étudier le parcours, au prétexte qu'une connaissance avisée du paysage réduirait à néant mon plaisir de découvrir des chemins inconnus, j'ai commis une deuxième erreur. Ma troisième erreur est elle aussi délibérée : je ne suis pas équipé de montre cardio GPS running, qui calcule le temps, la vitesse, le tracé (d'habitude je n'ai que faire de ces données). Notre petit groupe de coureurs quitte à présent la colline ombragée pour attaquer un terrain de pierre, en plein soleil, ça continue de monter. Sans casquette, je souffre de la chaleur ; ne connaissant pas le parcours, je ne sais pas ce qui m'attend ; sans montre, je n'ai pas idée de la distance qui me reste à couvrir. Un type hurle sur le passage des coureurs (hurlements, j'imagine, censés nous donner de la force). Je lui demande où nous en sommes. « T'as rien fait ! » gueule le type comme si j'avais dit une connerie, « à peine 6 km ! » Quoi ? 6 km, c'est tout ? Je n'en reviens pas. Le gars en T-shirt rouge consulte sa montre et m'apporte une précision : « 5 km 700. » Nous sommes à mi-parcours, et je suis déjà mort. Je m'en veux. Qu'est-ce qu'il m'a pris de m'inscrire à cette course ? Pourquoi m'infliger ça ? Quel intérêt à cette souffrance volontaire ? Je suis épuisé, j'aimerais que cette douleur s'arrête, je m'en fous,

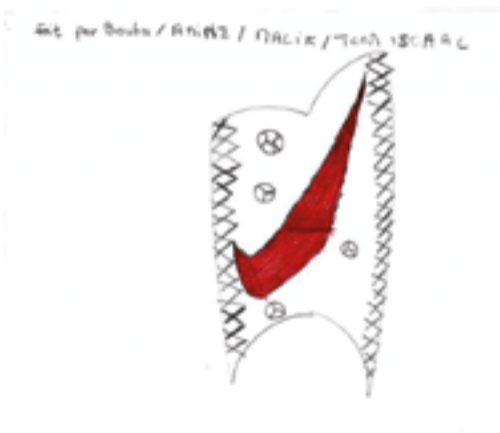
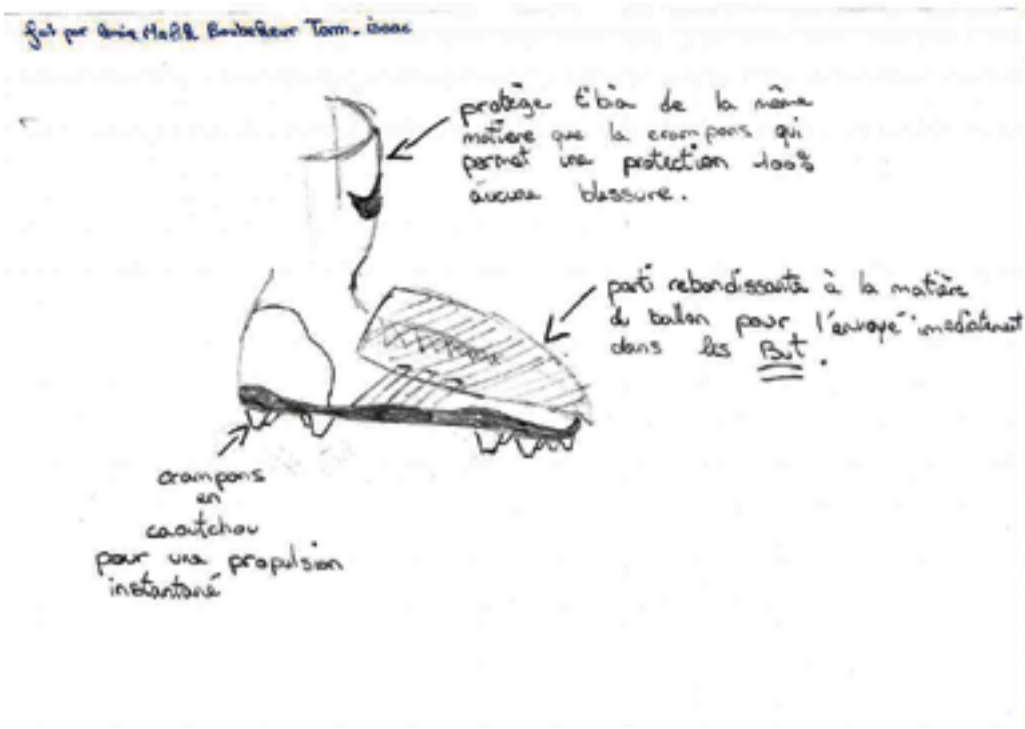
*« Chacun est responsable de sa performance mais dans ce sport difficile, on souffre tous ensemble. »*

« Cela se passa en 2023, lors de la finale en Côte d'Ivoire, entre la France et le Brésil. Aucune des deux équipes était favorite, jusqu'à ce qu'à la mi-temps l'ingénieur donne la bêta de son invention qui était le protège-pieds. Ils regagnèrent le terrain, la différence était considérable, le score avant la mi-temps était figé à 1 à 1. Son invention s'appliquait sur le coup de pied. Dès la 74' il y a 1 blessé dans l'équipe avec un 1 but à la 77' avec un 2<sup>e</sup> blessé puis à la 84' il y a 2 blessés recensés puis le match a dû être arrêté par forfait car trop de blessés.»

Malik, Boubekeur, Tom, Isaac

## 16.

« Ne reste pas seul, accroche-toi », m'ordonne le gars vêtu d'un T-shirt rouge qui dirige notre petit groupe de cinq coureurs qui s'est formé dans la première montée. Alors que nous grimpons la colline par un sentier en terre, je mesure mon erreur : je n'aurais jamais dû m'inscrire à cette Traversées des Dentelles. Après plus de trente ans sans compétition, c'est beaucoup trop dur pour une reprise. Une demi-heure plus tôt, je me suis



LE BUREAU  
DES ACTIVITÉS  
LITTÉRAIRES



PRÉFET  
DE LA RÉGION  
D'ÎLE-DE-FRANCE

Remerciements à la Ville de Paris qui a rendu possible cette résidence grâce au dispositif d'Artistes & Sportifs Associés et au ministère de la Culture, DRAC – Île-de-France qui soutient l'Olympiade culturelle du PUC labellisée Paris 2024, à Paul Létan, Président de la section running et tous les coachs et adhérents qui m'ont soutenu, à Abou Karamoko, directeur sportif et Makan Danfaga-Diabate, responsable des sport études football, et à l'équipe de coachs, qui ont poussé joyeusement leurs jeunes footballeurs vers l'écriture.

